

## JÉSUS FRAPPANT A LA PORTE DU CŒUR.

(COMMUNION.)

Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.

(Apoç., III, 20.)

Ces paroles font partie de l'exhortation solennelle adressée par le Seigneur à l'église de Laodicée. Cette malheureuse église était tombée dans la plus fatale de toutes les dispositions religieuses, la tiédeur : et le Seigneur, pour la réveiller à salut, lui adresse un double avertissement, l'un sévère, l'autre tendre ; une menace, une promesse. « Je connais tes œuvres, » fait-il dire à l'église infidèle dans la personne de son conducteur, « tu n'es ni froid ni bouillant. O que n'es-tu ou froid ou bouillant ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vo-

mirai de ma bouche. » Telle est la menace du Seigneur : menace qui aura son accomplissement inévitable si l'église persévère dans son infidélité. Mais à peine le Seigneur a parlé le langage de la justice qu'il se souvient de ses compassions : ses entrailles s'émeuvent en faveur de son église coupable ; il se sent pressé de lui offrir encore une fois le trésor de ses grâces, et pour lui faire accepter ce trésor qu'elle dédaigne, il condescend jusqu'à prendre à son égard l'attitude et le langage d'un suppliant : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Voilà la promesse : promesse qui aussi bien que la menace ne peut manquer de s'accomplir, si Laodicée redevient fidèle.

Mes frères, nous ressemblons tous à quelques égards aux chrétiens de Laodicée, et il est trop vrai de dire de nous que nous ne sommes « ni froids ni bouillants. » — Vous n'êtes point froids, c'est-à-dire vous n'êtes pas entièrement étrangers au service du Seigneur ; je n'en veux pour preuve que l'affluence des auditeurs qui se pressent dans ce temple pendant ces saintes solennités. Vous n'avez point fait divorce avec la foi qui fut enseignée à votre enfance : vous tenez à honneur le nom de chrétien, vous ne voudriez pas laisser passer nos grandes fêtes évangéliques sans faire profession de votre attachement à la religion de vos pères ; je dirai plus, même en temps

ordinaire vous fréquentez avec une certaine régularité nos saintes assemblées; vous lisez la bible, j'aime à le croire, et vous priez dans vos maisons. Assurément ce n'est pas là être froids. — Mais vous n'êtes pas non plus bouillants dans le sens de l'évangile, du moins la plupart d'entre vous : l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire ne tiennent pas la première place dans vos cœurs; lire sa parole et le prier ne sont pas pour vous des besoins impérieux; vous ne pouvez pas dire, avec David, que la parole de Dieu fait vos délices; qu'elle est pour vous « plus précieuse que l'or et plus douce que le miel; » que sa maison sainte est votre lieu de prédilection, et que « votre âme a soif de lui, comme le cerf altéré brame après des eaux courantes. » Ce sont là des sentiments et des dispositions auxquels la plupart d'entre vous sont absolument étrangers.

Vous êtes donc précisément dans cet état de tiédeur spirituelle qui caractérisait l'église de Laodicée; et c'est à vous, aussi bien qu'à cette église, que le Seigneur adresse, dans ces jours solennels, un double avertissement: une menace et une promesse. De ces deux avertissements qui vous sont également applicables, c'est le second que j'ai choisi pour en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions. Un autre jour nous pourrons vous parler avec le Seigneur le langage de la sévérité: aujourd'hui, en présence de cette table sainte où Jésus vous appelle à sceller tout de nou-

veau votre alliance avec lui, nous ne voulons vous faire entendre de sa part qu'une voix de pardon et d'amour. Puisse chacun de vous écouter cette voix et la recueillir dans son cœur, comme si elle ne s'adressait qu'à lui seul ! Amen.

« Voici, je me tiens à la porte. » Quel est donc celui qui daigne se tenir ainsi à la porte de mon cœur ; dans l'humble attitude d'un suppliant ? Est-ce un homme ? est-ce un apôtre ? est-ce un prophète ? est-ce un ange du ciel ? Non, c'est bien plus que tout cela. Ce n'est pas un homme, c'est celui qui créa tous les hommes ; ce n'est pas un prophète, ni un apôtre : c'est celui qui envoya les apôtres et inspira les prophètes ; ce n'est pas un ange du ciel, c'est celui « que tous les anges adorent. » C'est celui qui « soutient toutes choses par sa parole puissante ; » celui « à qui tout empire a été remis dans le ciel, sur la terre et sous la terre ; » celui que le prophète Esaïe appelle « l'admirable, le conseiller, le Dieu fort et puissant, le père d'éternité ; » celui que l'apôtre Paul appelle « le premier-né » ou le chef « de toute la création, » « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. » O merveille inouïe et bien faite pour confondre la pensée ! ici les rôles naturels sont renversés. Ce n'est pas le pauvre qui est à la porte du riche : c'est le riche qui se tient à la porte du pauvre. Ce n'est pas le sujet coupable qui est aux pieds du sou-

verain qu'il a offensé : c'est le souverain offensé qui est aux pieds de son sujet coupable. Ce n'est pas la créature qui supplie son créateur : c'est le créateur qui supplie sa créature ! Et quel est donc l'objet d'une prière si étonnante, si différente de toutes les autres prières ? Ce ne peut pas être le bonheur de celui qui la prononce : ce n'est point pour soi-même que l'Éternel supplie le pécheur : il est en soi-même parfaitement heureux, et la conduite de l'homme ne saurait ni rien ôter ni rien ajouter à sa félicité. Non, si Dieu adresse une prière à l'homme, c'est en faveur de l'homme qu'il le prie ; c'est le bonheur de l'homme qu'il a en vue. Il ne suffisait pas qu'il lui offrît libéralement et gratuitement le salut : l'homme est si peu empressé d'accueillir les dons de son Dieu, qu'à l'offre du salut il faut que Dieu ajoute encore la prière, pour engager le pécheur à l'accepter. Jugez, mes frères, à quel point tout est grâce dans l'œuvre de notre salut, puisque non-seulement il nous est donné sans que nous ayons rien fait pour le mériter, mais que nous ne songeons pas même à le demander à Dieu, que dis-je ? nous ne sommes pas même disposés à l'accepter quand Dieu prend les devants pour nous l'offrir ! Oui, nous ne saurions trop le répéter, tout est grâce dans l'œuvre du salut, depuis le commencement du commencement, depuis le premier attrait qui nous porte vers la grâce. Un homme a violé la loi de son pays, et attiré sur sa tête une

juste sentence de condamnation. Le prince a résolu de lui faire grâce de sa peine : il lui envoie dans la prison un message de liberté. Mais tel est l'aveuglement du coupable, telle est sa dégradation morale, qu'il a pris le goût de sa prison ; il dédaigne ce message de grâce et refuse de profiter de sa délivrance. Il faut que le souverain se rende en personne auprès de lui, qu'il frappe à la porte de sa prison, et qu'il le supplie de consentir à son affranchissement, à son bonheur. Telle est, d'après l'évangile, la position respective de Dieu et du pécheur. Ce souverain dont on a violé la loi et qui supplie, c'est Dieu ; ce coupable aveugle et endurci, c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous tous à ce moment même. A ce moment même Dieu vous offre le salut ; à ce moment même il se tient à la porte de vos cœurs pour vous supplier de l'accepter.

« Voici, je me tiens à la porte, *et je frappe.* » Non-seulement le sauveur se tient à la porte de vos cœurs, mais il y frappe. Non-seulement il vous offre le don de la vie éternelle et vous presse de l'accepter dans sa parole, mais il emploie tous les moyens possibles pour vous déterminer à l'accepter. Toutes ses dispensations à votre égard, dans tout le cours de votre vie, sont dirigées dans la pensée de votre salut ; c'est là le but suprême qu'il a constamment en vue ; et votre vie entière n'est qu'une longue série de moyens par lesquels il frappe à la porte de vos cœurs.

Il frappe à la porte de vos cœurs par les bienfaits temporels qu'il vous envoie. Quand vous avez vu vos affaires prospérer, votre fortune s'accroître, vos désirs s'accomplir ; quand vous vous êtes vus entourés de tout ce que les joies de la famille ont de plus pur et de plus doux ; quand vous avez échappé, comme par miracle, à un danger imminent et mortel ; quand un père, une mère, une femme, un mari, un enfant vous a été conservé contre toute espérance, — les hommes n'ont vu là que les jeux aveugles d'un hasard tour-à-tour heureux ou fatal : mais en réalité et dans les vues de Dieu il y avait bien autre chose. Il y avait un plan formé dans sa miséricorde pour vous conduire au salut par le chemin de la reconnaissance. Il voulait vous apprendre à remonter du bienfait au bienfaiteur, et vous faire aimer à votre tour celui qui vous a aimés le premier. Chacune de ces bénédictions dont il vous entourait était une voix qui vous criait de sa part : « ouvre-moi ! »

Il frappe à la porte de vos cœurs par les épreuves dont il permet que vous soyez affligés. Quand vos espérances ont été confondues et votre fortune renversée ; quand la maladie vous a fait sentir ses cruelles étreintes, ou qu'elle vous a réduits à un état d'inaction plus pénible parfois que la douleur même ; quand vous avez recueilli les derniers regards et la dernière pensée de ce que vous aimiez le plus sur la terre, — les hommes vous ont plaints comme étant le jouet et la

victime d'un sort malheureux : mais en réalité tout cela était dirigé par un Dieu de bonté en vue de votre salut ; il agissait envers vous comme un père , qui afflige un moment son enfant pour assurer le bonheur de son avenir ; toutes ces épreuves étaient destinées à détacher votre cœur du fragile bonheur d'ici-bas , pour le rendre accessible à un bonheur parfait et éternel ; chacune des larmes qui ont coulé de vos yeux était un témoignage de l'amour de votre père céleste , et encore une voix qui vous criait de sa part : ouvre-moi !

Il frappe à la porte de vos cœurs par la prédication de l'évangile. Quand vous venez ici chaque dimanche pour assister au culte divin , trop souvent conduits seulement par l'habitude ou le respect humain , vous perdez de vue peut-être le vrai but de la prédication qui frappe vos oreilles ; vous rapportez l'utilité de cette prédication à la vie présente , à l'ordre extérieur de l'église , à la répression du vice , à la consolation des affligés , tandis que cette prédication est bien tout cela , sans doute , mais elle est avant tout un message de salut de la part du Seigneur. Peut-être vous ne voyez dans les ministres de l'évangile que des hommes qui vous aiment pour la vie présente , et qui cherchent par leurs exhortations à vous faire quelque bien en vue de cette vie : mais ce n'est pas là le but premier , le but essentiel de leur mission : avant tout nous sommes des ambassadeurs du Dieu tout-puissant , qui vous offrons de sa part le pardon de vos péchés et la vie éternelle. Ce



n'est pas une parole d'homme que nous vous annonçons, c'est la parole de Dieu ; c'est Dieu lui-même qui vous parle par ses serviteurs, qui vous appelle, qui vous presse de vous convertir ; et si vous négligez nos avertissements, les pierres de ce temple rendront témoignage contre vous que le Seigneur a frappé à votre porte, et qu'il vous a crié par notre voix : ouvrez-moi !

Il frappe encore à votre porte par les sacrements qu'il a institués dans son église, et tout particulièrement par la sainte cène. A cette table sacrée où le Seigneur vous convie aujourd'hui, il n'y a pas seulement, comme trop de personnes sont disposées à le penser, une simple profession de christianisme, une cérémonie tout extérieure, destinée à conserver l'ordre et les usages de l'église : il y a un appel tendre et pénétrant que le sauveur vous adresse lui-même sans intermédiaire, par la voix de ses souffrances, pour vous convertir et vous sauver. Jésus lui-même est présent, bien qu'invisible, à cette table sainte ; et par le pain et le vin de la cène, par son corps rompu et son sang versé sur la croix, au nom de l'amour infini dont ces symboles sont la prédication muette mais éloquente, il vous supplie, il vous crie encore : ouvrez-moi !

Mais ce n'est pas seulement par ces appels extérieurs que le Seigneur frappe à la porte de vos cœurs. Tous ces appels extérieurs seraient impuis-

sants, s'ils n'étaient accompagnés de l'appel intérieur du Saint-Esprit. En même temps que Jésus frappe à votre porte par les évènements de votre vie, et par les moyens de grâce qu'il a établis dans son église, il y frappe aussi, et d'une manière bien autrement puissante, par son Saint-Esprit. Cet Esprit divin, au moyen d'une influence mystérieuse mais incontestable, démontrée par l'expérience de tous les fidèles aussi bien que par les déclarations de l'Écriture, cet Esprit céleste incline vos cœurs à la repentance et à l'amour de Dieu; il vous presse de renoncer aux vanités de ce monde pour vous attacher aux biens éternels; il produit en vous de saintes émotions, de pieux désirs, qu'il est trop facile d'étouffer et que vous étouffez en effet trop souvent, mais qui n'en sont pas moins des réalités. A cet instant même où je vous parle, il vous parle aussi cet Esprit de Dieu; il triomphe de votre légèreté naturelle pour vous rendre attentifs à des enseignements que vous seriez tentés de considérer peut-être comme du mysticisme et de l'exaltation; il vous dit que ces choses, quelque étrangères qu'elles soient au courant habituel de vos pensées, sont pourtant des vérités; il vous dit que les repousser serait repousser Jésus-Christ lui-même, qui frappe à la porte de vos cœurs!

C'est ainsi que le Seigneur met en œuvre tous les moyens imaginables pour vous rendre attentifs à sa

voix et vous faire accepter la vie éternelle. Tout ce qu'il est possible de faire pour vous convertir et vous sauver, il le fait, excepté de vous y forcer.

Il ne vous force pas, en effet. Il ne fait pas violence à votre liberté : il en agit toujours avec vous comme avec des êtres moralement responsables ; il ne veut pas que nous restions passifs dans l'œuvre de notre salut ; et comme l'a dit saint Augustin, « s'il nous a créés sans nous, il ne veut pas nous sauver sans nous. » Il faut que l'activité de l'homme concoure avec l'œuvre de Dieu, et la grâce laisse intacte la liberté. Ne me demandez pas comment se concilient en théorie ces deux principes qui semblent incompatibles : la bible ne l'explique pas et je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que dans l'expérience chrétienne ces deux choses marchent toujours ensemble : le chrétien sent tout à la fois, d'un côté qu'il est responsable et libre, de l'autre que tout le bien qui est en lui est l'œuvre de la grâce de Dieu. Ce que je sais encore, c'est que dans l'Écriture ces deux choses ne sont jamais séparées : l'évangile nous dit tout à la fois, d'un côté que c'est Dieu « qui produit en nous la volonté et l'exécution selon son bon plaisir, » de l'autre que nous devons « travailler à notre salut avec crainte et tremblement. » Et dans notre texte, d'un côté que Jésus-Christ se tient à la porte de nos cœurs et qu'il frappe ; de l'autre, que nous devons écouter sa voix et lui ouvrir. « Je me tiens à la porte et je

frappe : » c'était l'œuvre de Dieu ; « si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte : » voici maintenant l'œuvre de l'homme.

La première chose que vous ayez à faire pour répondre à l'appel de Jésus-Christ, c'est d'entendre sa voix. En effet, il ne suffit pas que le Seigneur frappe et crie à la porte de vos cœurs pour que vous entendiez sa voix. Il est facile, hélas ! trop facile d'étouffer cette voix divine. Il dépend de vous de l'entendre ou de ne l'entendre pas. Si vous désirez vous persuader que Jésus ne s'occupe réellement pas de vous, qu'il ne vous parle en aucune manière, que dans tout ce que nous venons de vous dire il n'y a qu'illusion et mysticisme, vous y parviendrez trop aisément. Vous n'avez pour cela qu'à suivre le penchant naturel qui vous porte exclusivement vers les objets du dehors. Distracts et absorbés tout entiers par le monde visible, vous perdrez bientôt de vue celui de la foi ; vous vous persuaderez que cette voix de Jésus-Christ parlant au cœur de l'homme n'est qu'un rêve des imaginations exaltées, et que l'esprit de Dieu n'exerce pas d'action réelle sur votre âme. Pour entendre cette voix du Seigneur, il faut imposer silence à tous les bruits du monde ; il faut concentrer sur vous-mêmes cette attention qu'habituellement vous dissipez tout entière au-dehors ; il faut descendre dans les profondeurs de votre conscience ; il faut, du milieu des vanités et des étourdissements de cette vie, vous réfugier dans votre

âme comme dans un sanctuaire, avec un sincère désir, une ferme résolution d'y trouver Dieu. Alors vous l'y trouverez en effet : alors vous connaîtrez que le maître souverain du ciel et de la terre est réellement présent par son esprit à la porte de votre cœur, et qu'il sollicite pour y entrer.

Après que nous avons entendu la voix du Seigneur, il faut, continue notre texte, lui « ouvrir la porte. » Encore une expression figurée que nous sommes obligés de vous expliquer. Ouvrir la porte à Jésus-Christ, c'est d'abord cesser de mettre obstacle à la salutaire influence qu'il veut exercer sur vous : ne plus résister au Saint-Esprit. Mais cette œuvre négative ne suffit pas ; il ne suffit pas que vous subissiez passivement l'action de la grâce de Dieu : il faut que vous secondiez cette grâce d'une manière active, que vous fassiez usage de tous les moyens qui vous sont offerts pour travailler à votre conversion et à votre salut.

Vous devez y travailler par la prière. Et ici je ne parle pas de cette prière générale, vague, molle, sans énergie, que nous connaissons tous, hélas ! qu'on répète des lèvres plus que du cœur, par habitude plus que par besoin : je parle de cette prière active, actuelle, personnelle, vivante, puissante, qui est un cri de l'âme, qui nous met véritablement en rapport avec l'être que nous invoquons, qui va chercher Dieu dans le ciel et le fait descendre à côté de

nous sur la terre; prière simple et vraie, dans laquelle nous parlons à Dieu comme un ami à son ami, comme un enfant à son père; prière persévérante, indomptable, décidée à obtenir tout ce qu'elle demande, où nous entrons s'il le faut en lutte avec le Seigneur, où nous le forçons à nous exaucer comme la Cananéenne, et où nous lui disons avec Jacob : « je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! »

Vous devez encore travailler à votre salut par la lecture de la parole de Dieu : non pas cette lecture indifférente et froide, dont on s'acquitte par formalisme, où l'on pense à peine à ce qu'on lit, et dont l'impression s'évanouit aussitôt que le livre est fermé : mais cette lecture où l'on prend la bible au sérieux, résolu d'avance à croire tout ce qu'elle enseigne et à faire tout ce qu'elle commande, quoi qu'il en puisse coûter à notre orgueilleuse raison ou à notre cœur charnel; où l'on se rappelle que c'est véritablement un livre dicté par l'Esprit de Dieu qu'on a entre les mains, que c'est la voix de Dieu même qu'on y entend, et où l'on dit au Seigneur comme Samuël : « parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! »

Vous devez enfin travailler à votre salut par des efforts pour vous sanctifier. Et par la sanctification que vous devez vous proposer pour but je n'entends pas ce que les hommes appellent vertu, qui n'est qu'une moralité extérieure, sans action sur nos sen-

timents les plus intimes, et qui dans tous les cas pèche par sa base parce qu'elle n'est pas fondée sur l'amour de Dieu : j'entends ce que la bible appelle sainteté, c'est-à-dire une conformité parfaite avec la loi divine ; j'entends se proposer constamment pour but la gloire de Dieu, ne jamais transiger avec le mal, être décidé à couper le bras, à s'arracher l'œil qui vous fait tomber dans le péché, veiller scrupuleusement, non-seulement sur ses actions et ses paroles, mais sur ses regards, sur ses sentiments et ses pensées, prendre sincèrement Jésus-Christ pour son modèle, et s'efforcer de devenir « parfait, comme Dieu est parfait. »

Voilà ce que vous avez à faire pour répondre à l'appel de Jésus-Christ. Si vous faites cet usage fidèle des moyens de salut qui vous sont offerts, alors la porte de votre cœur sera ouverte à l'hôte divin qui daigne y frapper, et alors aussi s'accomplira pour vous cette magnifique promesse : « j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » C'est-à-dire, « j'entrerai avec lui dans la plus étroite union : nous vivrons ensemble d'une vie commune, et je partagerai avec lui ma sainteté et mon bonheur. » Quelle parole, quelle promesse ! Est-ce là réellement ce que le Seigneur nous offre ? serait-il vrai que nous fussions l'objet d'une telle promesse de la part de celui qui ne peut mentir ? serait-il vrai que Jésus

lui-même pût venir habiter dans notre âme ; et cette communion avec Christ dont parle notre texte ne serait-elle pas une expression vive qu'il ne faut pas presser, et qui désignerait seulement l'imitation de ses vertus ? Non, mes frères, nous ne pouvons pas affaiblir ainsi les expressions de l'auteur sacré sans nous mettre en contradiction avec une foule de passages de l'évangile. Bien des déclarations nous enseignent, de la manière la plus claire et sous toutes les formes, non-seulement que cette union avec Christ est possible, mais que sans elle il n'est point de véritable chrétien. Tantôt les images les plus fortes et les plus vives sont employées pour représenter cette union. Christ est le cep, les chrétiens sont les sarments : et comme le sarment séparé du cep dépérit et meurt, ainsi l'homme ne peut porter aucun fruit de sanctification s'il ne demeure uni à Christ. Christ est l'époux, l'église est son épouse : et comme l'épouse et l'époux ne sont plus qu'une seule chair, ainsi les chrétiens doivent être un seul esprit avec le Seigneur. Christ est la tête, les chrétiens sont les membres de son corps : et comme une vie commune anime la tête et les membres d'un seul corps, il en est de même de Jésus et de ses disciples. Christ est un aliment dont les chrétiens doivent se nourrir, une pierre angulaire sur laquelle ils doivent s'appuyer et s'élever comme les matériaux d'un édifice, un vêtement dont ils doivent se couvrir et s'envelopper.



Tantôt la même vérité nous est enseignée sans figure, dans les termes les plus clairs et les plus simples. « Vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'Esprit, » écrit saint Paul aux chrétiens de Rome, « si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous : mais si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à lui. » « Je fléchis les genoux devant le père de notre Seigneur Jésus-Christ, » écrit-il aux Ephésiens, « afin qu'il vous donne d'être puissamment fortifiés par son Esprit en l'homme intérieur, tellement que Christ habite dans vos cœurs par la foi. » « Je suis crucifié avec Christ, » écrit-il aux Galates, « et je vis non plus moi, mais Christ en moi. »

Il serait facile de multiplier ces citations. Telle est la doctrine de nos saints livres. Je le sais, ce sont là des choses sinon nouvelles, du moins étranges pour la plupart d'entre vous. Elles sortent tellement de l'ordre habituel de vos pensées, que vous avez peine à croire qu'elles puissent être des réalités : il vous semble qu'il ne vaut pas la peine de s'en occuper, que ce sont là des spéculations vagues et incertaines, de la rêverie, du mysticisme : vous m'écoutez sans intérêt, et vous n'accordez plus à mes paroles qu'une attention distraite.

Il est vrai, la doctrine que je vous prêche est pleine de mystère ; je ne puis pas vous expliquer cette action de l'Esprit de Dieu sur l'âme de l'homme ; je ne puis pas vous la démontrer par le raisonnement : ce

sont là de ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme : » mais pourtant ces choses sont la vérité même parce que Dieu les a révélées, et cela me suffit. Fidèle à la mission que j'ai reçue, je vous donne cette vérité dans toute sa simplicité, telle qu'elle est sortie de la plume du Saint-Esprit, sans m'inquiéter si elle cadre ou non avec les enseignements de la sagesse humaine, assuré qu'elle saura bien toute seule triompher de tous les obstacles et se frayer le chemin des cœurs. A défaut d'arguments philosophiques pour appuyer mon enseignement, je puis en appeler à une autre preuve, plus puissante que tous les raisonnements du monde : c'est celle qui est indiquée dans ces paroles de Jésus-Christ : « si quelqu'un veut faire ma volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » Essayez seulement de faire ce que demande le Seigneur : essayez de vous rendre attentifs à sa voix, de le prier, de lire sa parole, de travailler à votre sanctification ; faites tout cela sincèrement, de tout votre cœur, et vous ne tarderez à reconnaître, par votre expérience personnelle, que la promesse du Seigneur est vraie. Vous saurez ce que c'est que l'habitation de Jésus-Christ dans un cœur d'homme, parce que vous sentirez qu'il vient habiter dans votre cœur. Vous sentirez que la communion avec Christ n'est pas une rêverie, mais une sainte et bienheureuse réalité. Vous aurez au-dedans de vous

une démonstration de fait, plus puissante, plus irrécusable mille fois que tous les raisonnements; et quand tout un monde de philosophes vous crieraient tout d'une voix que l'union avec Christ est une illusion, vous les réfuteriez à la manière de cet homme devant qui on niait le mouvement, et qui se contenta de marcher pour répondre à ses adversaires. « Celui qui croit au fils de Dieu, » dit saint Paul, « a au-delà de lui-même le témoignage de Dieu. »

D'ailleurs si je ne puis pas vous expliquer dans sa nature intime la communion avec Christ, je puis du moins vous la faire connaître et apprécier par ses effets. Le sauveur, en venant habiter dans un cœur, y apporte avec lui deux grâces, qui comprennent abondamment dans leur plénitude la satisfaction de tous nos besoins : c'est la sainteté et le bonheur. Le bonheur : ce but suprême que poursuivent tous les hommes, qu'ils demandent tour-à-tour à tous les objets de la terre, au plaisir, à l'argent, à la gloire, à la science, aux affections du cœur, et qu'ils ne savent trouver nulle part, le vrai chrétien seul n'a plus besoin de le chercher : il l'a trouvé, il le possède en Jésus-Christ. Il l'a trouvé dans l'assurance du pardon de ses péchés, qui est entrée dans son cœur en même temps que Jésus y est venu habiter. Il sait que Jésus s'est chargé de tous ses péchés, que le sang du fils de Dieu a payé sa rançon, que le souverain juge est devenu son père, et que d'éternité en éternité il n'y a

plus pour lui de condamnation. Il s'endort chaque soir avec cette pensée, il se réveille avec cette pensée chaque matin. Dès-lors il est heureux, profondément et inexprimablement heureux, quelles que puissent être les circonstances extérieures de sa vie. Comme la clarté d'une lampe s'efface devant le soleil, et comme une goutte d'eau se perd dans l'océan, ainsi s'effacent toutes les peines et tous les bonheurs de la terre, devant l'immense bonheur d'être réconcilié avec Dieu !

Et la sainteté : cette beauté morale seule vraiment digne du nom de beauté, qui répond au plus noble des besoins de notre nature, que tous les hommes aiment et vénèrent instinctivement, à laquelle ils disent adieu avec amertume comme à un bien perdu qu'ils désespèrent de recouvrer jamais, seul encore le vrai chrétien en possède le secret : il l'a trouvée en Jésus-Christ. Jésus en entrant dans son cœur y a déposé un principe fécond et impérissable de sainteté. Il sent que le péché ne peut pas subsister en présence de cet hôte venu du ciel, et son premier besoin désormais est de se rendre conforme au vivant modèle qu'il porte en lui. Son sauveur le seconde dans ce travail, et en même temps qu'il lui trace par son exemple la route à suivre, il lui communique des forces pour y marcher. Soutenu par cette main divine, le fidèle avance incessamment dans cette route bénie; et s'il ne parvient pas ici-bas à la sainteté parfaite, il y tend du

moins par des progrès continuels, et s'en rapproche de plus en plus.

Sainteté! bonheur! voilà ce que Jésus vous offre si vous écoutez sa voix et que vous lui ouvriez votre cœur. Je ne dis rien du sort qui vous attend si vous refusez d'écouter cette voix : je laisse de côté la menace pour ne faire parler que la promesse; je laisse la justice dans l'ombre pour ne vous montrer que l'amour. Eh! comment aurais-je le cœur de vous parler un autre langage, quand Jésus a préparé pour vous la table de sa charité? Comment le pourrais-je dans ces jours de douleur et de gloire, qui consacrent le souvenir des souffrances et de la mort du sauveur! Entre tous les appels divers que le Seigneur vous adresse, et par lesquels il frappe à la porte de vos cœurs, il en est un, le plus actuel de tous, et aussi le plus tendre, le plus pénétrant, le plus irrésistible : ce sont les souvenirs qui sont attachés à ces saintes journées. Quel appel que celui qui descend de cette croix dont Jésus voulut faire son lit de mort! quel appel que celui qui s'élève de cette table sainte autour de laquelle il vous réunit aujourd'hui! Ne nous laissons pas de le redire : c'est pour vous, c'est pour pouvoir vous sauver, c'est pour vous délivrer à jamais de toutes vos misères qu'il a changé volontairement le trône du ciel contre les ignominies de la croix. Il ne s'abaisse que pour vous élever, il ne se

fait pauvre que pour vous enrichir, il n'épuise la coupe des souffrances que pour vous combler de joie, il ne meurt sur une croix que pour vous donner la vie éternelle. Ah! c'est surtout par la voix de ses souffrances que Jésus frappe à la porte de vos cœurs, qu'il vous supplie et qu'il vous crie : ouvrez-moi ! Au nom de son agonie sanglante en Gethsémané, ouvrez-lui ! Au nom de l'abandon de ses disciples et de la trahison de ses amis, au nom du reniement de saint Pierre et du baiser de Judas, ouvrez-lui ! Au nom des outrages barbares dont il a été abreuvé, au nom de sa flagellation et de sa couronne d'épines, ouvrez-lui ! Au nom de cette croix sous le poids de laquelle il a fléchi en gravissant le Calvaire, au nom de ses mains et de ses pieds percés, ouvrez-lui ! Au nom de cette épouvantable malédiction du péché qui a pesé un moment sur sa tête innocente, et qui arrachait du fond de ses entrailles ce cri d'une inexprimable angoisse : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! ouvrez-lui, ouvrez-lui toutes les portes de vos cœurs ! Après tout, une seule chose est nécessaire pour nous, c'est de posséder Jésus-Christ. Le monde passe avec ses affections et ses convoitises ; tout ce qui, dans cette vie, charme le plus nos regards et attache le plus fortement nos cœurs, tout cela nous échappe jour après jour ; l'édifice de notre bonheur terrestre tombe pièce à pièce, à mesure que nous avançons dans la vie : — toi seul tu ne trom-

pes jamais nos espérances, ô notre Jésus, « qui es le même hier, aujourd'hui, éternellement ! » En toi seul nous retrouvons abondamment, et bien au-delà, tout ce que nous a fait perdre le péché ! Viens donc, Seigneur Jésus, viens ! c'est toi seul que nous voulons posséder, c'est toi que nous voulons aimer, c'est pour toi que nous voulons vivre, c'est en toi que nous voulons mourir ! Viens, Seigneur : tu n'as pas frappé en vain, nos cœurs te sont ouverts, — viens nous faire goûter les saintes et ineffables délices de ta communion, — viens, selon ta promesse, « faire la cène avec nous, et nous avec toi ! » Amen.

Avril 1840.



tout ce que nous a fait perdre le péché ! Viens donc, Seigneur Jésus, viens ! c'est toi seul que nous voulons posséder, c'est toi que nous voulons aimer, c'est pour toi que nous voulons vivre, c'est en toi que nous voulons mourir ! Viens, Seigneur : tu n'as pas frappé en vain, nos cœurs te sont ouverts, — viens nous faire goûter les saintes et ineffables délices de ta communion, — viens, selon ta promesse, « faire la cène avec nous, et nous avec toi ! » Amen.